



Clio. Femmes, Genre, Histoire

18 | 2003
Mixité et coéducation

Huit filles à l'aube du XX^e siècle

Christine Fontanini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/616>
DOI : 10.4000/clio.616
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2003
Pagination : 133-142
ISBN : 2-85816-706-0
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christine Fontanini, « Huit filles à l'aube du XX^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 18 | 2003, mis en ligne le 11 octobre 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/616> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.616>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Huit filles à l'aube du XX^e siècle

Christine Fontanini

- 1 L'histoire a été contée par une vieille dame de quatre-vingt-douze ans dans ses mémoires, Berthe Vergniol, née Gueylard en 1990 (les citations de l'article proviennent d'entretiens avec ses descendants vivants). Dernière d'une fratrie de huit filles, nées entre 1884 et 1898, elle fut élevée comme ses soeurs dans une famille protestante de la petite bourgeoisie rurale. Catherine est née en novembre 1884 ; deux ans plus tard, c'est le tour d'Henriette en avril 1886 ; puis Cécile en janvier 1888, Marguerite en juin 1889, Marie-Anne en avril 1891, Gabrielle en juin 1894, France un an plus tard en 1895, et enfin, la petite dernière, Berthe, en avril 1898. Toutes les huit ont suivi des études secondaires et deux d'entre elles des études supérieures. À l'aube du XX^e siècle, le niveau d'études atteint par ces huit jeunes filles est particulièrement remarquable, sachant que c'est seulement à partir de 1924 que les filles ont pu comme les garçons préparer le baccalauréat, même si des pionnières les avaient précédées.
- 2 Quels sont les facteurs qui ont concouru à de tels parcours scolaires féminins dans une même famille, parcours remarquables d'éducation de non-mixité dans le premier XX^e siècle ? En d'autres termes, qu'est-ce qui a pu motiver ces huit filles à poursuivre des études secondaires et pour deux d'entre elles, des études supérieures notamment scientifiques ?

Les déterminants familiaux des trajectoires scolaires de ces huit filles

- 3 Les grands-parents paternels faisaient partie de la petite bourgeoisie rurale. Les grands-parents maternels étaient propriétaires d'une tannerie, entreprise relativement importante. Les parents, Abel (1854-1916) et Rachel (1859-1939) ont suivi des études secondaires : le père, dans un collège protestant à Bergerac jusqu'en 1872, date à laquelle il obtint le baccalauréat ès Sciences et Mathématiques Spéciales. Il entre ensuite aux Ponts et Chaussées, sans doute sur concours. De 1873 à 1905, il gravit tous les échelons de la hiérarchie, d'agent secondaire à sous-ingénieur. Abel Gueylard n'hésita pas à s'expatrier pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. Outre le besoin financier, on peut se demander ce qui a poussé et encouragé ce père à partir pendant plusieurs années loin des siens. Il y apporte un début de réponse – sans doute à

nuancer – en employant le mot « devoir », devoir de subvenir aux besoins de sa famille, devoir d'instruire ses filles.

- 4 Rachel, comme son époux, a suivi des études dans une institution protestante en Dordogne, institution appelée « École Normale de Jeunes Filles » fondée en 1818. A l'issue de ses études, Rachel obtint son Brevet supérieur. L'ascension professionnelle du père des huit soeurs avait été aiguillonnée par son épouse, issue d'un milieu plus bourgeois et cultivé. En effet, Rachel l'encouragea à s'expatrier et tint le rôle de chef de famille pendant son absence, gérant seule la propriété familiale et surveillant les travaux de construction de la maison.
- 5 Les Gueylard sont de religion huguenote depuis au moins 1772. Les grands parents maternels avaient des convictions libérales, s'opposant fermement à l'orthodoxie protestante. De plus, le grand-père était franc-maçon. Les huit soeurs profitaient des débats entre adultes et acquéraient un certain sens critique dans la lecture de la Bible. Plus tard, au début du vingtième siècle, à Paris, les parents et les huit soeurs se rendaient chaque dimanche matin au temple pour écouter les prédications des pasteurs, notamment de Wilfred Monod, pionnier de l'oecuménisme et du catholicisme social, qui a marqué fortement les Gueylard. Les huit filles de Gueylard furent élevées et éduquées dans ce climat profondément religieux, mais ouvert et réceptif aux valeurs humanistes. Un tableau de Lincoln trône sur la cheminée de la cuisine la grand-mère maternelle. Chez les Gueylard, de nombreux éléments démontrent une forte valorisation du savoir ainsi qu'un réel, profond et vif intérêt pour la lecture, pour l'instruction et pour la culture en général. Une chambre, avec des murs couverts de livres, des oeuvres complètes de Voltaire aux *Misérables* de Victor Hugo se trouvaient chez les grands-parents Delmas à portée de mains.
- 6 Un profond désir d'enseigner et de partager son savoir-faire avec ses contemporains, l'immense respect appris et entretenu par sa mère pour les livres, ont poussé Abel Gueylard, le père de ces huit filles, à fonder à Paris vers 1910, avec d'anciens collègues, l'École des Travaux Publics, dite Ecole Eyrolles. L'objectif de cette école était d'utiliser l'expérience pratique de certains sur de nouvelles applications scientifiques.
- 7 Quant à Rachel, sans enfant pendant les trois premières années de son mariage, elle décide de s'inscrire à une licence d'histoire naturelle à Bordeaux : « Elle était fort intelligente, d'esprit ouvert et sa culture était étendue pour son temps où une fille avait pour seul avenir, savoir commander dans sa maison, broder, faire de la dentelle et autres occupations du même genre. Et ne lire que les livres autorisés ! ».

L'éducation à Paris entre 1903 et 1919

- 8 En 1903, la famille Gueylard s'installe rue Jacob dans le sixième arrondissement, un quartier plutôt intellectuel choisi pour que les filles puissent aller plus tard au lycée Fénelon : « S'il faisait froid ou pluie, nous allions au musée du Louvre, à celui du Luxembourg, plus loin aux Invalides ou encore voir Notre Dame ou la Sainte Chapelle etc. Que de promenades culturelles, que d'instruction par le biais des musées. De plus, une fois par semaine, on allait par deux ou trois à la Bibliothèque municipale, rue Saint-Benoît. Grâce à cela, que n'a-t-on lu ! ». Une autre distraction culturelle s'ajoutait aux musées et à la bibliothèque : le théâtre. Il faut noter que les filles allaient uniquement voir des pièces sérieuses, et non du théâtre de boulevard. Cette riche éducation culturelle qu'ont reçue ces huit soeurs, a sans doute eu un impact sur leur cursus scolaire. Nous savons également que *Le Temps* (ancêtre du *Monde*), fondé en 1829, disparu en 1942, est lu en famille.

- 9 Secondée par sa fille aînée, Rachel continue son travail d'instruction élémentaire, notamment pour la plus jeune des huit, Berthe. Sa vie d'écolière à la maison paraît bien réglée : « Le matin, travaux d'écrit avec Catherine, l'après-midi, leçons avec maman. C'était l'histoire de France, Maman commentant de petits textes, y ajoutant pour me les faire retenir, bien des détails exacts et alertement racontés. La géographie : des noms à retenir, des productions, des détails que j'aurais volontiers laissés de côté »!
- 10 La mère est toujours très exigeante. Elle puise des leçons d'orthographe dans les livres d'Henri Maspéro, auteur d'ouvrages sur l'Asie ; le choix de l'auteur, ou tout au moins de ses écrits, est probablement à mettre en relation avec la Chine où se trouve Abel, le père de Berthe. On peut supposer que cette mère, à travers certaines leçons culturelles et éducatives, aimait rappeler à sa fille, le père. Il est certain aussi qu'elle a su lui inculquer très tôt une saine curiosité, un intérêt constant, une ouverture d'esprit à d'autres cultures ; « L'orthographe allait de pair avec la culture ». Rachel Gueylard enseigne à cinq de ses filles, les disciplines de l'instruction élémentaire. En effet, les dispositions de la loi du 28 mars 1882 relative à l'obligation scolaire stipulent, que l'instruction obligatoire peut être donnée soit dans les établissements d'instruction primaire ou secondaire, soit dans les écoles publiques ou libres, soit dans les familles par le père de famille lui-même ou par toute personne qu'il aura choisie. On peut penser qu'Abel, père des huit filles, avait, en raison de ses absences relativement longues et répétées, confié cette mission à sa femme, instruite et pédagogue, mais aussi par manque de confiance dans l'enseignement scolaire de l'époque. Les deux grands-mères s'occuperont des trois autres filles en les soutenant dans leurs études élémentaires qu'elles suivirent à l'école communale du village.
- 11 Plusieurs devises morales ont scandé l'enfance de ces huit demoiselles : « *Mens sana in corpore sano* » de Juvénal (« une âme saine dans un corps sain »), « Droiture, Travail, Discipline, Affection ». Devant une épreuve, la famille réagissait en application de la maxime « Nécessité fait loi » et aussi : « Dans la vie, il faut envisager le pire, c'est le seul moyen de se tirer d'affaire et d'avoir de bonnes surprises ». Les deux dernières maximes pourraient révéler un certain fatalisme, mais elles montrent plutôt une mise à distance des difficultés rencontrées, de façon à mieux les gérer, les appréhender et enfin les dépasser ; ce qui sera vérifié, puisque toutes les huit poursuivront un enseignement secondaire, deux iront même jusqu'à l'université, l'une sera agrégée et l'autre docteur, dans des disciplines scientifiques.

Les parcours différenciés des huit sœurs

- 12 Toutes ont suivi un enseignement secondaire. Néanmoins, les parcours scolaires de ces huit filles n'ont pas connu le même aboutissement. Seules deux des filles ne poursuivent pas d'études au lycée Fénelon, à Paris. L'aînée, Catherine, va jusqu'au brevet de fin d'études secondaires, puis seconde sa mère dans l'instruction des plus jeunes. « Catherine fut vraiment la douce sacrifiée et je lui en ai toujours gardé une particulière affection. L'après-midi, elle allait souvent suivre des cours au Collège de France ou à la Sorbonne ».
- 13 Après des études secondaires à Agen, la troisième, Cécile, ne poursuit pas sa scolarité en 1903, mais entre au Conservatoire de Paris où elle réussit ses études de piano. Elle est décrite comme musicienne brillante : « Cécile, fort brillante, grande, yeux verts, cheveux noirs, était la mondaine de la famille ».
- 14 Parmi les six autres sœurs, qui entrent au lycée Fénelon, quatre arrêtent leurs études pour des raisons diverses. Marguerite, la quatrième, pour des raisons de santé. Marie-

Anne, la cinquième, très bonne élève, prépare le baccalauréat, sans doute vers 1910. En 1908, l'administration de l'Enseignement public admet que les établissements publics puissent préparer les jeunes filles au baccalauréat. Marie-Anne étant entrée au lycée Fénelon en 1903, on peut considérer qu'elle fut une des pionnières à préparer ce diplôme dans un lycée public de jeunes filles. Elle ne se présente toutefois pas à l'examen, car elle se maria peu de temps auparavant avec un ingénieur polytechnicien.

- 15 Gabrielle, la sixième et Berthe, la huitième, quittent le lycée Fénelon en fin de troisième, l'une pour entreprendre des études de dessin et d'anglais et l'autre pour se tourner vers le piano : « six heures par jour ; le matin, trois heures d'exercice, l'après-midi, étude de morceaux. Jamais, je ne me suis ennuyée à mon piano ». Après la Première Guerre mondiale, Berthe reprend des études en chimie à Auteuil pendant un an. On peut tout de même noter que Berthe comme deux autres de ses sœurs, Henriette et France, s'est dirigée vers une discipline scientifique.
- 16 Henriette (la deuxième) et France (la septième) ont eu un parcours scolaire particulièrement brillant et hors du commun pour l'époque. Henriette fréquente le lycée de jeunes filles d'Agen de 1897 à 1902. Elle y reçut de nombreux prix pendant ces cinq années (notamment en physique et en cosmographie). En 1903, elle intègre le lycée Fénelon à Paris. « Henriette brillait à Fénelon. Physique, chimie et histoire naturelle furent les branches qu'elle choisit. Etapes féminines suivies avec succès ». Si Sèvres n'en voulut pas, elle eut sa licence la même année, puis l'agrégation : elle fut agrégée à 22 ans, en 1908. Deux agrégations féminines (l'une en lettres, l'autre en sciences) avaient été créées par le décret du 5 janvier 1884. Les agrégations féminines se spécialisent en 1894 et sont alors au nombre de quatre : lettres, histoire, mathématiques, sciences physique et naturelles.
- 17 « France, la septième, était intelligente, extrêmement brillante, faisant, sans effort, des études parfaites. Excellence et premiers prix étaient normaux. Brillante en tout, sauf dessin, couture, chant et gymnastique ». France a été une des rares filles Gueylard à suivre l'enseignement primaire dans une école communale de Dordogne. En 1906, elle entre, comme cinq de ses sœurs à Fénelon. En 1914, France passe son baccalauréat latin-langues. En février 1913, le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique avait autorisé officiellement les cours de latin dans le secondaire féminin à partir de la troisième année, en vue de la préparation au baccalauréat. En 1912, 450 candidates (sur 693) sont reçues à la première partie du baccalauréat, 289 (sur 410) à la seconde partie.
- 18 Pendant la Première Guerre mondiale, France travaille comme fille de salle à l'hôpital de fortune installé dans l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm. À partir de ce moment, France fut indépendante financièrement et pourra ainsi poursuivre ses études jusqu'au doctorat. Le matin, elle travaillait, l'après-midi, elle allait suivre des cours scientifiques à la Sorbonne. Un article du quotidien parisien *Le Matin*, du mardi 27 mars 1923 nous renseigne sur le sujet de la thèse présentée par France : « De l'influence de l'eau saline sur la rate de l'épinoche ». À cette époque, la dénomination du doctorat n'était pas spécifiée : France sera Docteur ès sciences.

Vies professionnelles et œuvres sociales

- 19 Seules Henriette et France, toutes deux diplômées de l'enseignement supérieur, ont eu une activité professionnelle tout au long de leur vie. À la suite de son agrégation, Henriette enseigne dans divers établissements publics de jeunes filles, dont le lycée français d'Hanoi. Voulait-elle sur les traces de son père, découvrir la Chine ? En 1934, elle participe à la fondation du lycée Camille Sée à Paris. Elle y crée un laboratoire de

Physique-Chimie. Henriette, comme la plupart des professeurs femmes célibataires, consacre sa vie à l'enseignement. Elle décède en 1938, des suites d'un accident de voiture. Henriette a fait toute sa carrière dans l'Instruction Publique.

- 20 France commence à travailler pendant la Première Guerre mondiale, comme nous l'avons vu précédemment, comme fille de salle. Ensuite, elle fera son stage pratique pour sa thèse à Roscoff en Bretagne. Au Collège de France, elle est assistante du professeur Léon Binet, médecin et physiologiste. Au début des années 1930, le commandant Charcot, médecin, naturaliste et explorateur français, préparait une de ses expéditions polaires. France sollicite une place parmi les chercheurs de l'équipe scientifique du commandant. Ce dernier lui répondit qu'elle aurait été la seule femme à bord, d'où ses regrets de ne pouvoir retenir sa candidature. Cette anecdote nous a été transmise par le filleul de France. On peut tout de même noter que France avait un esprit assez aventurier. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle est professeur à la Faculté des Sciences de Marseille. Polyglotte, elle lisait cinq langues.
- 21 Les six autres demoiselles Gueylard n'ont pas exercé de profession au cours de leur vie, mais, comme des milliers de femmes, trois d'entre elles travailleront pendant la Première Guerre mondiale. Trois des filles se sont également investies d'une façon ou d'une autre dans les oeuvres sociales. Lorsque son époux, pasteur, est mobilisé au début de la guerre, Marguerite le remplace, bénéficiant d'une « délégation pastorale » ; elle assume toutes les activités de son époux mobilisé. La première ordination d'une femme au ministère pastoral a lieu, dans l'Eglise réformée d'Alsace et de Lorraine, en 1930. La conception sociale dominante de la répartition des rôles masculins et féminins se trouve, en général, largement partagée par les protestants. Elle bloque l'accès des femmes à certaines fonctions, et notamment à la fonction pastorale.
- 22 Âgée de vingt ans à la déclaration de guerre en 1914, Gabrielle s'engage immédiatement comme infirmière. En août 1914, alors en vacances dans la propriété familiale, elle rejoint un hôpital complémentaire près de Bergerac, puis en octobre 1914, l'hôpital de la Croix Rouge ouvert à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Dans l'état actuel de notre recherche, nous ne connaissons pas la formation exacte que Gabrielle reçut pour obtenir son diplôme d'infirmière. En 1916, elle est affectée à l'hôpital militaire de Coulommiers, comme infirmière de salle puis directrice de l'infirmierie moderne. En 1919, elle devient chef de service à l'hôpital militaire de Sens, jusqu'en juin 1919. L'engagement de Gabrielle, comme celui de beaucoup de femmes et de jeunes filles des milieux aisés, fut total.
- 23 Marie-Anne participe, quant à elle, au choix des livres de la bibliothèque du personnel de l'usine Schneider au Creusot, où son mari est directeur. On retrouve chez cette cinquième fille Gueylard le souci de faire partager la lecture et la culture à autrui. Pendant la Première Guerre mondiale, Marie-Anne, se tourne vers une activité à la Croix-Rouge. Après avoir arrêté ses études, Marguerite se lance tout de suite dans les bonnes oeuvres à Paris, dans le quartier Mouffetard, alors zone de misère, de pauvreté et d'insalubrité. Elle semble dans un premier temps avoir manifesté le désir de devenir diaconesse. Elle se marie en 1911 avec un pasteur, homme cultivé. Elle milite alors avec ardeur dans la vie associative protestante.
- 24 Comme ses deux autres soeurs, Berthe donnera de son temps et de sa peine pour des oeuvres : ce sera d'abord une transcription des poésies de Charles d'Orléans en braille pour l'Institut national des jeunes aveugles fondé par Valentin Haüy. On retrouve ici, semble-t-il, le souci permanent, chez Berthe, comme ses soeurs et ses parents, de

partager le savoir avec autrui, même quand il s'agit de poésie du XV^e siècle. En 1918, Berthe travaille, avec sa mère, à la Mission Populaire, mouvement missionnaire protestant en milieu ouvrier. Le foyer que Rachel et Berthe fréquentaient, était aussi dénommé ouvroir : il s'agissait d'un foyer accueillant des adultes, soit pour de l'alphabétisation, soit pour des cours de couture ou de tricot. À la fin de la Grande Guerre, Berthe va avec sa mère, à la Sorbonne, à des assemblées internationales recevant des personnalités des forces alliées. Pendant la Seconde Guerre, Gabrielle ouvre sa porte à des familles juives afin de leur permettre d'échapper à la persécution nazie. Titulaire de la médaille de la Reconnaissance Française, Gabrielle sera proposée en vue d'une nomination dans l'Ordre de la Légion d'honneur en 1988.

- 25 Cette recherche biographique, familiale et sexuée, a permis de mettre en évidence l'influence de certaines valeurs des parents et des grands parents comme le protestantisme, les idées libérales et surtout la forte valorisation du savoir et de la culture. Le niveau d'instruction atteint par ces huit filles et le caractère exceptionnel des trajectoires de deux d'entre elles est notable, mais aussi une filiation mère-filles particulièrement forte dans cette famille où le père est souvent absent et où il n'y a pas de garçon. On constate néanmoins que seulement deux des huit filles ont eu une activité professionnelle continue tout au long de leur vie. On peut penser que leur niveau d'études supérieures les a incitées à rentabiliser leur diplôme sur le marché du travail, ce qui a sans doute été facilité par le fait que l'une est restée célibataire et que l'autre s'est mariée tardivement et n'a pas eu d'enfant. Certaines filles ont eu un cursus scolaire plus court que d'autres, telle l'aînée sacrifiée à l'éducation des plus jeunes, ou en raison d'un mariage intéressant ou par attrait vers d'autres activités moins scolaires. Des obstacles étaient par ailleurs encore infranchissables à cette époque pour les femmes en raison de leur sexe, comme pour France refusée dans l'expédition Charcot. Ces huit filles, qui ont baigné dans le même milieu social et culturel, ont donc vécu à l'âge adulte des fortunes diverses. Seules deux d'entre elles, ayant eu accès aux études supérieures, ont connu à l'université la mixité. Les autres, malgré des études secondaires ou musicales poussées – l'aînée exceptée – ont vécu le destin classique des femmes de la bourgeoisie.

BIBLIOGRAPHIE

- ASTOUL G., 1996, « L'instruction des enfants protestants et catholiques en pays aquitain du milieu du XVI^e siècle à la Révolution de l'Édit de Nantes », *Histoire de l'Éducation*, janvier, n° 69, p. 37-61.
- BATTAGLIOLA F., 2000, *Histoire du travail des femmes*, Paris, La Découverte, coll. Repères.
- BAUBEROT J., 1991, « De la femme protestante », *Histoire des Femmes*, Plon, Paris, Tome 4, pages 199-211.
- BAUDELLOT C. et ESTABLET R., 1992, *Allez les filles*, Paris, Le Seuil.
- CRETE L., 1999, *Le protestantisme et les femmes*, Genève, Labour et FIDE.

- DUBESSET Mathilde et ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Parcours de femmes. Réalités et représentations, Saint-Etienne 1880-1950*, Lyon, PUL, 1993.
- LELIEVRE F. et C., 1991, *Histoire de la scolarisation des filles*, Paris Nathan.
- MAYEUR F., 1977, *L'Éducation des filles au XIX^e siècle*, Paris Hachette.
- MAYEUR F., 1994, « L'éducation des femmes en France au début du XX^e siècle », *Diplômées*, n°168, mars, p. 13-17.
- MAYEUR F., 1991, « L'éducation des filles : le modèle laïque », *Histoire des femmes, Le XIX^e siècle*, Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.), Plon, Paris, tome 4, p. 231-249.
- MOSCONI N., 1994, *Femmes et savoirs*, Paris, L'Harmattan.
- THEBAUD F., 1992, « La Grande Guerre et le triomphe de la division sexuelle », *Histoire des Femmes, Le Vingtième siècle*, Paris, Plon, p. 31-74.
- VOUILLOT F., 1995, « Pourquoi les métiers ont un sexe », *De l'égalité des sexes*, CNDP, p. 169-181.

RÉSUMÉS

L'article propose de mettre en évidence les déterminants des trajectoires scolaires exceptionnelles de huit filles, d'une même famille protestante de la petite bourgeoisie rurale, nées à l'aube du XX^e siècle.

The article highlights what characterizes the exemplary scholastic trajectories of eight girls born at the beginning of the twentieth century in the same rural lower middle Protestant family.

AUTEUR

CHRISTINE FONTANINI

Christine FONTANINI a soutenu en 1999 une thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation intitulée *Les filles face aux classes de mathématiques supérieures et spéciales : analyse des déterminants des choix d'une filière considérée comme atypique à leur sexe*. Elle a poursuivi ses recherches et publié plusieurs articles sur l'orientation des filles vers des filières dites masculines. Elle mène actuellement une recherche sur « Les représentations et perceptions des mathématiques chez les élèves du second degré ».